

Chapitre 1

« *Ave, Marce. Scisne barbaros nos salutare ?* » (Bonjour Marcus. Sais tu que les Barbares viennent nous présenter leurs salutations ?)

Le centurion essayait de se montrer rassurant. Il savait très bien que le vieux Marcus ne quitterait jamais sa maison, même en restant le dernier être vivant du village, du *vicus*. Vivant... provisoirement. Mais le centurion (un Germain lui aussi, cela se voyait à ses cheveux roux et à son teint pâle) était un militaire avant tout. Quelque part dans le nord, enfermé dans son palais transformé en forteresse et assiégé par des Goths bigarrés, le légat de l'Empereur avait décidé que tous les habitants de Germanie Supérieure devaient se mettre à l'abri. Alors le centurion, qui espérait bien, lorsqu'il aurait fini son engagement dans l'armée romaine, obtenir enfin le titre envié de citoyen, titre assorti de la propriété d'un morceau de terre, le centurion, donc, faisait du zèle pour faire oublier ses origines. Ainsi il revenait pour la troisième fois chez le vieux Marcus, pour le convaincre d'aller se réfugier du côté de *Vesontio*, que l'on appellerait plus tard « Besançon », là où les Barbares n'avaient encore jamais traîné leurs bottes crasseuses, ou d'aller se terrer derrière les murs d'un quelconque *castrum*, un de ces camps de Légion des bords du Rhin dont les hordes chevelues n'osaient pas (encore) s'approcher.

Marcus lui répondit gentiment, et, pour la troisième fois lui signifia son refus. Le centurion, un bref instant, hésita à le faire emmener de force. Mais, après tout, que lui impor-

taît le sort de ce vieillard obstiné ? Dans quelques jours, quelques heures peut être, la horde de pillards que l'on avait signalé de ce côté ci du fleuve allait peut être venir ici, à moins que les troupes romaines, du moins ce qu'il en restait, n'aient réussi à l'exterminer avant. Et ces Barbares n'allaient pas emmener en esclavage le vieux potier. S'il avait été une jolie femme ou un jeune vigoureux, le sort en aurait été jeté, pour paraphraser le grand César. En définitive, Marcus subirait le destin de tant de gens qui avaient cru pouvoir discuter avec les chevelus : dans le meilleur des cas un bon coup d'épée à travers le corps, au pire des tortures infinies. Le centurion lui même en avait achevé plusieurs, de ces loques pantelantes que les Barbares laissaient derrière eux, au milieu des ruines fumantes des villages. Pourtant le centurion était barbare aussi. Mais, quarante ans plus tôt, les Barbares ne pensaient qu'à une chose, comme son père l'avait fait en implorant la mansuétude des Romains : s'installer dans une riche province, devenir aussi romain que les Romains, et faire fortune si possible. Tout jeune, l'officier avait dû apprendre le latin, et son père n'aurait pas toléré qu'il sacrifiât à un dieu germain. Mais, maintenant, quelque chose avait changé : les Barbares qui venaient ne songeaient qu'à piller et détruire, puis à emmener dans leurs forêts quelques captifs et des butins de plus en plus maigres. Le centurion ne comprenait pas cette rage de destruction qui les possédait. Comme l'avait dit le grand empereur Vespasien, qui traînait ses sandales dans la région du Rhin cent cinquante ans auparavant, quand Rome était encore Rome, « on tond les brebis et on ne les écorche pas ». Les Germains d'aujourd'hui, qui assiégeaient en ce moment *Mogontiacum*, la capitale de la province, semblaient mépriser la laine de la brebis romaine. Leur seul plaisir était de faire périr la pauvre bête dans d'infinies tortures.

Perdu dans ses pensées, le centurion entendit Marcus toussoter pour attirer son attention. Il était de notoriété publique que le vieux potier était bien élevé. Il était citoyen de naissance, lui, et même Romain d'origine. Son père, disait on, sculpteur réputé, avait quitté Rome pour venir à *Argentorate* et *Augusta Raurica* fournir en statues les familles aristocratiques, au temps où il y en avait encore. Depuis, les belles villas avaient été mises en cendres, les statues gisaient sous les décombres, et les ultimes signes de la présence romaine en dehors des forteresses étaient les vestiges des *vici*, ces villages du bord des routes où les marchands, autrefois, faisaient halte pour se rafraîchir. Les auberges étaient à l'abandon aujourd'hui, et c'était miracle quand on trouvait encore une maison habitée, comme celle de ce Marcus. D'ailleurs à qui le vieillard pouvait il bien vendre ses poteries dans une province désertée ?

Laissant Marcus à son triste sort, le centurion fit faire demi tour à son cheval, esquissa un vague signe de la main, puis s'éloigna, suivi par ses quelques hommes, encore plus dépenaillés et chevelus que lui. Marcus regarda s'éloigner le manteau rouge, ce *paludamentum* que portaient autrefois les généraux vainqueurs qu'il regardait défiler dans Rome lorsqu'il était enfant. Il savait bien que c'était la dernière fois qu'il voyait des troupes romaines, même si celles ci étaient on ne peut plus pitoyables. Bien sûr qu'il aurait dû partir avec eux. Il y avait d'ailleurs longtemps qu'il aurait dû partir, presque dix ans, avec les autres habitants du *vicus*. Il revoyait encore ses amis, entassant leurs biens sur des chariots, fermant leurs portes (dérisoire précaution !), l'embrassant, et suivant des troupes qui avaient bien meilleure allure que celles d'aujourd'hui. Certains partaient vivre à l'intérieur de la Gaule, loin des Barbares, près de la capitale *Lugdunum*, ou même dans les cités ensoleillées de *Narbonnaise*, comme

Arelate, Massilia, Avenio, Aquae Sextiae. Certains de ses anciens voisins étaient probablement allés plus loin encore dans l'immense empire romain, là où la seule idée d'un Barbare dangereux faisait éclater de rire les habitués des thermes ou du forum local. Marcus savait bien que tout n'était qu'une question de temps. Pour l'instant, les Germains s'en prenaient aux provinces du *limes*, de la frontière, mais il était probable que viendrait un jour où on les verrait sur les rivages de la belle *Mare Nostrum*, et pourquoi pas à Rome même, foulant de leurs pieds nus ou de leurs bottes pointues les dalles du Capitole. Rome n'était plus qu'une coquille vide, livrée aux intrigues de la cour impériale, avec un commerce qui dépérissait, une armée symbolique, une monnaie bientôt sans valeur. Les foules ne pensaient plus qu'à une chose : se distraire, en mangeant, en regardant des gladiateurs ou des conducteurs de chars s'entretuer, et à se livrer à des turpitudes orgiaques, tout en se mêlant de politique, sans cesse faisant et défaisant des empereurs aussi médiocres les uns que les autres. Et beaucoup se demandaient si n'allaient pas finir par prendre les rênes de l'Empire ces gens étranges qui se réclamaient du message d'un prophète juif crucifié il y avait deux siècles.

Marcus ne partirait pas. Tout d'abord parce que, à son âge, on ne quitte pas la maison où on a vécu quarante ans. Il ne pouvait pas abandonner la chambre où il dormait avec sa douce Sulpicia, les pièces où jouaient ses enfants, tous morts avant de devenir des hommes, son tour de potier, la petite vigne qui entourait sa porte. Une vigne que son père avait fait venir de Campanie, et qui s'était bien adaptée au rude climat des confins de la Germanie. Et puis Marcus ne se voyait pas céder le terrain aux Barbares. Bien sûr qu'il ne pouvait pas leur faire obstacle, mais, comme tant d'autres, il essaierait de parlementer. Il connaissait leur langue, et, avant qu'ils deviennent féroces,

il était allé plusieurs fois leur vendre des poteries, avec des caravanes de marchands. Parmi les Germains, il y avait même de braves types, des gens avec qui il aurait pu être ami. Il tenterait sa chance, et s'il mourrait, à bien plus de soixante ans, tant pis, pourvu que ce soit vite. Au moins son corps reposerait non loin des cendres des siens, et il n'aurait pas à traîner en attendant la mort à l'abri des murailles de la forteresse de *Vesontio*. Et, surtout, pour rester au *vicus*, le vieux potier avait ses raisons, que la marque au fer rouge de son front lui rappelait sans cesse. Sous son atelier se trouvait cette chose dont il était le gardien, inestimable à ses yeux. Cette chose, il voulait mourir pour elle, et vérifier par son dernier regard qu'elle restait intacte. Si des initiés trouvaient son corps, ils sauraient que cette chose était encore là, inviolée, et que lui, Marcus, ne l'avait pas abandonnée. Ce qui était là devait y rester à jamais, pour le bien de Rome, de la civilisation, et même pour le futur de l'Humanité. Jetant un regard en coin sur « l'endroit », Marcus franchit son seuil, sous sa vigne aux belles feuilles vertes, et se mit en devoir de vider une petite jarre de vin résiné, qui rendait la vie plus belle. Et la mort plus facile...

Lorsqu'il émergea d'un sommeil comateux, le vieil homme entendit comme un roulement de tonnerre. Réalisant, à la lueur qui entrait dans sa chambre, que l'on était le matin, et qu'il faisait soleil, il se dit qu'un orage à cette heure semblait bien étrange. Rejetant sa couverture, il sortit en frissonnant dans une lumière rosée. Le roulement provenait de derrière la colline, là où la voie pavée faisait une fourche : la branche principale de la route continuait vers *Rubiaccum*, puis *Argentorate*, et un petit embranchement menait au *vicus*, dessinant trois virages, chacun avec un petit autel au dieu Mercure, protecteur des marchands et des voyageurs. Grimant aussi vite que possible sur la pente derrière la maison, Marcus entendait le bruit de ton-

nerre augmenter. Se cachant derrière un arbuste bordant la petite route du village, il sentit, en risquant un œil, l'épouvante le gagner. Des chariots, des dizaines de chariots, chargés de butin, de femmes et d'enfants barbares. Tout autour, des centaines de cavaliers, encadrant du bétail hétéroclite, vaches, cochons, chevaux, brebis. Et des cortèges de gens enchaînés, certains avec des uniformes en loques de l'armée romaine, d'autres en vêtements de luxe maculés, quelques uns à demi nus. De nouveaux esclaves pour la Germanie. Quelle ville avait pu tomber entre les mains des sauvages ? Un instant, il eut l'espoir que le triste défilé allait poursuivre son chemin sur la grand route, et négliger le modeste hameau. Mais non. Un petit groupe de cavaliers, cheveux flottant au vent de la course, se mit en devoir de suivre les trois courbes grimpant la colline. Que faire ? Se cacher dans l'arbuste était possible. Ils étaient au grand galop, ils pouvaient passer sans le voir. Oui mais, et LUI ? LE laisser était inimaginable pour Marcus. IL voulait un nouveau sacrifice, celui de Marcus maintenant. IL l'aurait...

Le vieil homme rejoignit en courant les trois cavaliers qui venaient de mettre pied à terre. Il s'avança vers eux les mains ouvertes, un sourire sur son visage. Le plus jeune, longs cheveux blonds et cotte de mailles, le regardait sans agressivité, tendant l'oreille pour saisir les mots de dialecte germanique que tentait de bredouiller le potier. Mais derrière l'adolescent se tenait un guerrier chauve, au visage couturé de cicatrices. Et celui là ne semblait pas porter les Romains dans son cœur. Poussant un glapissement rauque, il écarta violemment le blondinet, et gifla Marcus à la volée. A genoux, le vieux Romain essayait de l'attendrir avec sa bouche sanglante et ses mains jointes, offrant tout ce qu'il possédait et sa vie en prime, mais suppliant que l'on épargne sa maison. Le Barbare, hilare, faisait par jeu tournoyer sa hache au dessus de la tête de

Marcus. Puis, soudain, il s'interrompit, et, dans un geste presque paternel, écarta les cheveux du front du vieil homme. Il passa avec douceur son doigt sur la boursouflure de la marque au fer rouge. Il dit quelque chose, et Marcus crut un instant que le salut lui était offert. IL était intervenu... Mais le Germain se mit à hurler, tordit sa bouche dans un rictus, et Marcus, au milieu d'un torrent d'insultes, certaines en latin, comprit qu'il n'y avait pas d'espoir. La femme et les enfants de l'homme avaient été tués, lors d'une des dernières incursions des légions de l'autre côté du fleuve, par des soldats Romains portant le même signe. Docile, le potier baissa la nuque. La hache s'abattit, et le dernier regard du vieillard, lorsqu'il rejeta la tête en arrière sous la violence du coup qui lui brisait les vertèbres, fut pour le linteau de sa porte et les feuilles de sa vigne.

Quelques heures après, le corps de Marcus, que les loups ne tarderaient pas à dévorer, gisait devant les ruines fumantes de sa maison. Le toit s'était effondré bien à plat, préservant ce qui se trouvait sous l'atelier de potier.

Deux siècles plus tard, alors que ne subsistaient du *vicus* que quelques pans de murs, des Barbares appelés Alamans, maintenant maîtres de la région, vinrent installer leurs huttes au milieu des ruines. Leur chef se nommait Gunther, et comme on utilisait encore le mot *villa*, le village prit le nom de Guntwiller. Bien des années passèrent, et, vers 1860, un paysan dénommé Jean Ulrich exhuma quelques tuiles, parce qu'il labourait un peu plus profond que d'habitude. Il en parla au curé Sermet, ecclésiastique à l'esprit ouvert et curieux, qui fit venir quelques archéologues de l'Université Impériale. De rapides sondages révélèrent la présence probable d'un *vicus* romain, mais la guerre de 1870 coupa court aux recherches. Vers 1950, un érudit local, Modeste Schermesser, parcourant les mémoi-

res de son arrière grand père, instituteur du village et chassé à Belfort par l'administration du Kaiser en 1871, y lut une allusion à ces maigres travaux. Avec l'aide de quelques jeunes, il creusa une tranchée qui permit de mettre au jour de superbes poteries estampillées « *Marcus fecit* ». Après quelques années de fouilles sauvages, qui permirent à toutes les familles du coin d'avoir une poterie romaine sur leur cheminée, les autorités intervinrent. Interdiction formelle de toucher désormais à quoi que ce soit. Et, lenteurs administratives et maigres budgets aidant, ce fut seulement en 2004 qu'une véritable campagne archéologique débuta. Au bout de six mois, les découvertes étaient spectaculaires, journaux et revues spécialisées montrant fièrement poteries, pans de murs, restes de fours. Même le dénommé Roger Lescene, qui demeurait à une trentaine de kilomètres du chantier, et qui ne s'intéressait à l'archéologie que de loin, avait entendu parler des trouvailles de Guntwiller.

Il allait devoir s'y intéresser de plus près... Pas parce qu'on venait de trouver de nouveaux superbes objets antiques, mais parce que l'archéologue responsable du chantier fut assassiné. D'ordinaire, Roger avait sa vie, son travail de détective privé, qui consistait d'ailleurs surtout à suivre des maris volages, et il laissait à son ami Crozevielle, lieutenant de police, le soin d'élucider les crimes. Il n'aurait pu se douter que, en ce début d'été 2007, le fantôme du vieux Marcus allait se manifester dans la maison des Lescene à Steinwiller...

Chapitre 2

La querelle commençait juste. Après un mois de mai chaud comme un été, suivi d'un mois de juin pluvieux, les Lescene ne savaient plus que faire des fruits de leur jardin. Ils s'étaient d'abord gavés de cerises, Marguerite essayant d'en donner des paniers pleins à des voisins qui refusaient poliment, croulant eux mêmes sous la production de leur cerisier. Puis étaient venues les framboises, les groseilles. Et les cassis menaçaient. En bonne Sundgauvienne, Marguerite n'entendait pas laisser perdre le moindre fruit. Ce que l'on ne pourrait donner devrait être mangé ! Ainsi, depuis des semaines, Roger se retrouvait nourri presque exclusivement de tartes (qu'il détestait), de clafoutis (dont il avait horreur), de mousses aux fruits, et même de glaces. Il n'en pouvait plus, et rêvait de pâtes, de charcuterie, de steaks, de frites. Sans l'avouer à sa femme, il quittait en douce son bureau de la rue du Sauvage pour s'offrir des salades vigneronnes, des quiches lorraines, des saucisses. Il avait même poussé la porte d'un fast food... Evidemment, il n'avait plus faim en rentrant, et les reproches fusaient encore plus vite (« tu devrais manger des fruits », « à ton âge c'est plus sain de manger les produits de saison », « qu'est ce que tu reproches à ma tarte ? », et cætera, et cætera...).

Ce matin là, beau dimanche ensoleillé et solsticial, Marguerite avait fourré vers onze heures un panier dans les mains de son mari, le chargeant de ramasser les dernières framboises. Roger, qui rêvait de se vautrer sur sa chaise longue avec une revue technique achetée la veille, avait eu ces mots maladroits, mais sincères :

— Et si, l'année prochaine, on faisait distiller nos framboises ? Cela nous éviterait de nous goinfrer toujours des mêmes choses, et...

Il n'avait pas pu finir sa phrase, et devait supporter depuis quelques minutes un torrent verbal sortant de la fenêtre ouverte de la cuisine, d'où il ressortait qu'il n'était qu'un ivrogne, un ingrat, et qu'il était désormais prié de se faire à manger lui même. Alors qu'il ouvrait la bouche pour rétorquer quelque chose de peu amène, une main se posa sur son épaule, le faisant sursauter :

— Euh Roger... Pardon de vous interrompre en pleine conversation philosophique, mais j'aimerais vous dire un mot...

La mauvaise humeur de Roger tomba d'un coup. C'était Crozevielle, le policier de Mulhouse avec qui il avait déjà partagé plusieurs aventures. Et, même si les deux hommes persistaient à se vouvoyer, une solide amitié s'était établie entre eux. D'ailleurs, des amis personnels, Roger n'en avait pas beaucoup, et peut être même pas d'autre. Les couples que les Lescene fréquentaient étaient des amis d'enfance ou des collègues de Marguerite, braves gens qui pesaient à Roger, et il rechignait systématiquement à partager avec eux d'interminables repas ou des après midi dans des fauteuils, à écouter parler (déjà heureux quand ce n'était pas en alsacien) de gens qui ne l'intéressaient pas le moins du monde. C'est pourquoi la venue de Crozevielle, en pleine querelle de ménage, était pour Roger du pain bénit.

— Mais qu'est ce qui me vaut le plaisir de votre visite ?

Entre les deux hommes, la cordialité était sincère, et la poignée de main fut longue et chaleureuse. Puis le jeune policier, abandonnant l'air narquois qu'il avait adopté en entendant les dernières paroles de Marguerite, se tourna vers une femme discrète qui l'accompagnait, la cinquantaine, des cheveux gris, portant sur le visage un air triste et fatigué.